

# LA DERNIÈRE

## Ma colère est née au fond d'un trou

Mise en scène **Kheireddine Lardjam**  
Texte : **Métie Navajo**



**Création 4 mars 2026**  
**au Théâtre Joliette à Marseille**

### RÉSIDENCES DE CRÉATION

#### 2024

- 23 septembre au 4 octobre au 104 à Paris

#### 2025

- 6 au 17 janv- Théâtre La Joliette, Marseille
- 9 au 19 avril : Les Quinconces/l'Espal, scène nationale Le Mans
- 19 au 23 mai- Scènes Du Jura, scène nationale (Lons le Saunier)
- 16 au 27 juin - Théâtre Quartier d'Ivry
- 1<sup>er</sup> au 13 septembre - l'Arc, scène nationale Le Creusot

#### 2026

- du 14 février au 2 mars - création - Théâtre La Joliette, Marseille
- **PREMIÈRE** le 3 mars 2026 au Théâtre La Joliette, Marseille

Ce texte est issu d'une commande d'écriture de la compagnie El Ajouad -Kheireddine Lardjam

#### INTERPRÈTES

Azeddine Bénomara,  
Camille Bernon, Marie  
Camille Le Baccon,  
Jasmine Cano,  
Marie-Cécile Ouakil

#### SCÉNOGRAPHIE

Estelle Gautier

LUMIÈRE **Manu Cottin**

SON **Thibaut Champagne**

COSTUMES **Florence Jeunet**

#### CHARGÉE DE PRODUCTION

Marion Galon

#### ADMINISTRATION DE

PRODUCTION

**Célia Kwasniewski**

PRODUCTION : **C<sup>ie</sup> El Ajouad**

COPRODUCTION : **Théâtre**

**La Joliette, Marseille •**

**Les Quinconces - L'Espal,**  
scène nationale Le Mans

**• Scènes du Jura, scène**  
nationale

AVEC LE SOUTIEN **du Théâtre**  
**des Quartiers d'Ivry • de**

**La Chartreuse - Centre**  
national des écritures

**du spectacle • du 104**

**à Paris • de Eve, scène**  
universitaire du Mans

# NOTE D'INTENTION

par Métié Navajo-Autrice

Le point de départ de cette pièce, c'est la proposition faite par le metteur en scène Kheireddine Lardjam de me pencher sur l'histoire complexe et douloureuse des anciens supplétifs de l'armée française en Algérie, ceux qu'on désigne par le terme « harkis », et qui englobe leurs familles entières. En me documentant, en rencontrant des personnes, enfants de harkis nés sur le sol français, ou enfants d'enfants arrivés dans les camps où ont séjourné des dizaines de milliers d'entre eux après la guerre d'Algérie, j'ai compris que derrière l'idée un peu grossière et générique que j'avais au départ, il y avait autant d'histoires que de personnes, des situations et des parcours de vie très différents les uns des autres. J'ai été frappée par ce que le terme véhicule encore de représentations erronées, et je me suis heurtée souvent à la notion de « traître » auquel le terme reste fortement associé, parfois dans la bouche des jeunes gens d'aujourd'hui, dans les cours de récréation. J'ai élargi le champ ; j'ai pensé à la « tradition des camps », notamment en France, qui servent de lieu de séjour pour des populations diverses, aujourd'hui encore ; ce que ça peut être d'arriver dans un pays, de vivre dans un monde séparé du monde par des barbelés pendant des décennies, et en même temps, de ne pas avoir de camp, de ne pas pouvoir ou vouloir choisir son camp, de ne pas avoir de lieu où faire 4 racines, nulle part dans le monde, ni vivant, ni mort. Et j'ai pensé aussi à ceux qui vivaient de l'autre côté des barbelés ; ce que ça fait de grandir à proximité de ceux qui sont

enfermés dans un non lieu, et de ne pas les voir. J'ai installé l'intrigue dans une famille qui se retrouve entre le « devoir de mémoire » et le silence gêné de l'histoire nationale

fois martiales et républicaines qu'elle s'est construite et elle en a dégagé des préceptes qu'elle a inculqués à ses filles : face à toutes situations « se tenir », « savoir tomber » ou



qui ne sait encore résoudre ni apaiser ce passé commun. Dans la pièce, une femme qui n'a pas grandi en camp comme ses frères et soeurs se retrouve, presque malgré elle, dépositaire d'une mémoire familiale à réparer, comme si elle portait une valise vide et pourtant très lourde, et ses filles peuvent continuer à porter ou non cet héritage.

## Le Texte

La pièce met en scène une famille de femmes : la mère, et ses trois filles, les trois soeurs, de dix, quatorze et dix huit ans. Trois âges où on regarde différemment l'avenir, et le passé. On entre dans l'histoire au cours d'une cérémonie officielle, la mère va être récompensée par la Président de la République pour son enseignement du judo dans les quartiers défavorisés. C'est à travers la pratique de ce sport qui véhicule des valeurs à la

« le combat est contre toi-même ». La transmission sportive a presque remplacé celle d'une histoire familiale. Mais l'insulte qu'a reçue la plus jeune de ses filles, Lilia, dans la cour de récréation, réveille une colère dont les origines sont profondes. Cette colère oblige la mère, Jeanne, à regarder vers les blessures jamais pansées de ses parents et le silence dans lequel elle a été élevée, qu'elle a perpétué avec ses filles. Ce voyage dans la géographie et le temps – mais peut-être aussi dans les strates de l'inconscient – les amène vers un ancien camp de harkis, là où Jeanne venait « en vacances » quand elle était enfant, rendre visite aux membres de sa famille qui y vivaient derrière les barbelés. La pièce est une fiction qui rencontre l'histoire des harkis : c'est une manière de dire qu'on peut faire fiction à partir de toute histoire, qu'il n'y a pas ►

► de sujet qui doit uniquement être abordé par le témoignage ou l'écriture documentaire. Cette fiction a une dimension onirique et intègre des références contemporaines venues de l'univers des mangas. Elle ne se donne jamais pour mission de « traiter » le sujet des harkis, mais d'inventer des figures sensibles qui se questionnent et se débattent avec leur histoire – lié à un héritage colonial avec lequel nous devons tous et toutes composer.

### La Forme - Les chapitres

La pièce se compose d'une grande forme au plateau, qui peut être considérée comme le chapitre final venant englober et résoudre les questions soulevées par les trois chapitres précédents que sont les monologues des trois soeurs : pour la plus jeune, Lilia

« L'aigle-fille. C'est comme ça, le jeu », pour Nora : « Sois de l'eau, pas des larmes », pour l'aînée, Sara : « Cléopâtre en kimono ». L'ensemble résulte d'un même mouvement d'écriture, et ces quatre parties sont interdépendantes. Les trois chapitres des soeurs présentent la vision de chacune sur un événement : le moment où la dernière soeur, Lilia, insultée par un de ses camarades d'école, va être submergée par sa colère. C'est à ce moment crucial que la question de l'héritage familial harki s'imisce (on le comprend dans la grande forme finale). Les monologues forment un éclatement de points de vue qui constituent à la fois trois ouvertures vers l'histoire, mais donnent aussi à voir la personnalité et la perception différente des trois soeurs. Ces trois chapitres – qui

précèdent toujours la grande forme au plateau se joueront hors les murs, par exemple dans les établissements scolaires correspondants à l'âge des protagonistes (primaire, collège, lycée). Ces monologues permettant ainsi aux jeunes spectateurs de se sentir proches des personnages, intrigués par l'histoire familiale, concernés par la place qu'on se fait dans une fratrie, thèmes qui seront développés dans la grande forme, jouée au théâtre, qui vient élargir le cadre et inscrire l'histoire de cette famille dans une histoire plus grande avec l'apparition d'autres espaces et d'autres personnages : Jeanne (la Mère), le Président de la République et le Gardien du camp. Idéalement, les spectateurs et spectatrices pourraient avoir vu les trois chapitres avant d'assister à la forme finale au plateau.

## NOTE DRAMATURGIQUE

par Kheireddine Lardjam, de *El Ajouad* (Les généreux)

« Les morts sont invisibles, mais qu'ils ne sont pas absents, ils seraient plutôt des fantômes qui hantent les arbres généalogiques laissant une empreinte psychique dont nous n'avons pas forcément conscience. » Serge TISSERON

En matière d'histoire familiale, le secret n'a pas besoin d'être révélé pour agir. Capté par l'inconscient, il peut travailler en sourdine dès le plus jeune âge avec la création de symptômes qui peuvent resurgir dans les générations suivantes sous la forme d'un « fantôme transgénérationnel ». L'histoire des harkis est une blessure, un tabou dans notre société et une insulte chez les adolescents qui l'utilisent souvent abusivement comme un synonyme de traite. Il est urgent de travailler sur le rapport des jeunes générations à cette histoire méconnue ou plus précisément sur les silences qui ►



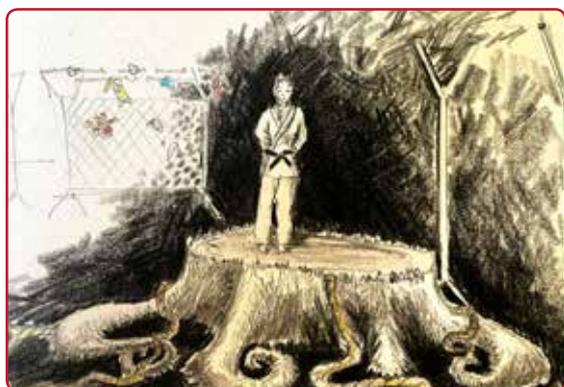
► entourent ce passé. A travers une histoire de sororité, il s'agit surtout de s'interroger sur la capacité des générations à communiquer entre elles. Interroger la transmission dans les familles amène à questionner les points de vue des enfants face à ce passé. Nous donnerons voix à une variété de perspectives, nous chercherons qui peut porter ces processus

de collectivisation et de médiatisation des histoires familiales. Notre intention est de créer un espace de dialogue et de réconciliation, où les spectateurs peuvent reconnaître et confronter les héritages invisibles qui influencent leurs propres vies et relations familiales. Échanger, confronter, raconter un même temps depuis des mémoires différentes,

depuis des histoires multiples, saisir les anciens récits, ceux qui sont en train de s'écrire, identifier les obsessions des autres, et ses propres obsessions, percevoir l'étranger, ailleurs, et en nous-mêmes, sont les enjeux majeurs que je souhaite mettre au coeur de cette commande d'écriture à l'autrice Métie Navajo.

## SCÉNOGRAPHIE

par Kheireddine Lardjam, de *El Ajouad* (Les généreux)



Espaces et temporalités de La Dernière se traversent, Jeanne et ses filles y sont toujours de passage, en transition, sur le seuil de quelque chose de difficile à nommer, qui échappe à leur prise.

Le camp n'existe plus dans le présent mais surgit du passé, réel pour Jeanne, fantasmé pour ses filles. Le palais de

l'Elysée est un horizon, dont on saisit des éclats rouge et or qui disparaissent dès qu'on tente de les toucher. Le tatami est un radeau, un espace neutralisé où s'extraire du monde, qui se disloque petit à petit. Ces espaces se superposent dans une scénographie

paysage structurée par le métal des barbelés et dont le centre est une souche, arbre immense mutilé, dont les racines se déploient à mesure que l'histoire se dévoile. La dimension onirique de l'ensemble de la pièce s'exprime dans l'espace, qui est perçu par une enfant de 10 ans,

avec son imaginaire et ses références, entre forêt de contes et parcours initiatique typique des mangas. La souche n'est pas (comme aucun espace représenté) naturaliste. C'est une allégorie de la mémoire, un monstre chaud et poilu comme un doudou trop grand dans lequel on pourrait disparaître. C'est la Colère qui dort dans un trou.



## BIOGRAPHIES



**Kheireddine Lardjam**

<http://elajouad.com/kheireddine-lardjam/>



**Metie Navajo**

<http://elajouad.com/auteurs/metie-navajo/>



**Compagnie El Ajouad**

Rue Sainte Barbe - Pavillon

Sainte Barbe - 1<sup>er</sup> Étage

71200 LE CREUSOT

CONTACT

**Marion Galon**

Attachée de production

Tel : 06 63 97 73 45

[marion.ajouad@gmail.com](mailto:marion.ajouad@gmail.com)